



Les pulsions II -6- Les pulsions dans l'hystérie

Freymann J.R., Patris M. (23/02/2010)

Jean-Richard Freymann[1] : Nous avons, à droite, laissé la chaise vide de Cathie Neunreuther qui est décédée. Nous sommes encore tous sous le choc. En dehors de ses qualités sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir, Cathie Neunreuther avait dans le cadre de la Fedepsy et sur le plan du chant des fonctions institutionnelles importantes. Elle était en train de devenir maître en de nombreuses choses et tout cela nous fracasse d'autant plus que c'est quelqu'un dont on attendait la prise d'un relais. C'est au moins un double deuil qui n'a même pas encore commencé. Pour l'instant c'est quelque chose de l'ordre de l'effroi. Je suis issu d'une tradition où il faut au moins laisser plus de huit jours avant de prendre la parole pour parler du défunt, de la défunte. Nous en parlerons donc plus tard. Nous avons tout de même décidé, même si Cathie devait fonctionner comme discutante, de continuer parce que nous sommes certain que cela aurait été son vœu. Et donc nous poursuivons.

Avant de donner la parole à Michel Patris[2] je voudrais le remercier d'être toujours présent dans toutes les activités, d'être un interlocuteur depuis des années, de nous donner ses pensées, ses travaux à partir de sa longue expérience des pulsions dans l'hystérie, sujet beaucoup plus délicat qu'il n'y paraît. Cette affaire de pulsion a à voir avec quelque chose qui subvertit les idées de la culture de l'époque et encore aujourd'hui cela vient au fond présenter une cassure radicale par rapport à tout ce qui se passe par ailleurs, toutes les démarches qui sont suivies.

La dernière fois Serge Lesourd nous a parlé des pulsions dans ou de l'adolescence. Sa position, figurant aussi dans ses travaux, me semble très importante : montrer que les pulsions adolescentes sont le reflet le plus fort de tout ce que l'on peut repérer de pulsions dans les cures analytiques elles-mêmes. On pourrait prendre comme modèle typique, alors que justement ça ne l'est pas, le rapport aux pulsions de l'adolescent au moment où, à quelqu'un en pleine construction, on va demander de mettre en mouvement la question de la déconstruction. On s'était beaucoup interrogé sur la constante de l'énergie pulsionnelle dans ce mouvement de construction-déconstruction. Mais il s'agit là d'un autre aspect de la pulsion, d'un essai de construction autour d'un objet qui, en même temps, déconstruit la consistance moïque. Ce sont des choses qu'on avait déjà repérées et que je voudrais reprendre et en particulier le fait que, le devenir d'une cure, c'est souvent le même devenir que ce qui s'est passé dans la démarche de Freud quant à cette affaire pulsionnelle :

“ Dans un premier temps quelque chose de l'ordre de l'inconscient, ses effets, ses formations, surgit du côté de l'analyste. Cela a été la première démarche de Freud : il s'agit de deviner l'inconscient de l'enfant, de chercher ce qui se cache là derrière, travail de devinettes- au sens fort - qui différencie la question de la découverte de l'inconscient de la découverte de la psychanalyse elle-même.

“ Le deuxième temps, lui, a été une question sur le religieux - question qui apparaît aussi dans tout le travail avec l'adolescent - qui fait qu'on attend du moi conscient du sujet la confirmation de l'interprétation. Regardez du côté des « Cinq psychanalyses »[3], on propose une interprétation et on attend que l'analysé, tel qu'on l'appelait à l'époque, confirme la construction du psychanalyste. Ce temps religieux est un temps que la question adolescente va mettre au travail de manière importante : le rapport à un certain nombre de convictions et d'idéalizations fonctionnant de manière très différente ainsi que, bonne introduction aux pulsions dans l'hystérie, cette fonction du rapport au religio, à l'idéal du père en particulier, qui fonctionne chez l'hystérique.

“ La troisième époque de la découverte freudienne n'a pas été sans effets sur toute la théorie analytique mais aussi dans les cures elles-mêmes. Il s'agit de tout ce qui, à un moment donné, se repère de la question de la répétition et de l'automatisme de répétition, autrement dit des effets repérés des pulsions de mort qui ne sont pas seulement dans une conflictualité par rapport à l'Eros mais qui posent la question de l'intrication et de la désintrication. Qu'est-ce qui fait qu'à certains moments chez le parliêtre cette intrication pulsionnelle est mise brutalement en défaut, provoquant un certain nombre d'effets, des effets assez considérables ?

L'apport de Serge Lesourd, concernant l'adolescence, a été particulièrement fort lorsqu'il insiste sur l'importance du réel du corps dans l'adolescence. Pendant tout un temps, il y a chez l'enfant une incapacité réelle physiologique à pouvoir accéder à une utilisation du réel du corps dans son rapport à la jouissance, c'est-à-dire tout ce qui est de l'ordre de l'immaturation biologico-physiologique. L'enfant dans cette prématurité est d'emblée arraché de tout aspect instinctif. Or, dans l'adolescence, quelque chose se met à fonctionner qui se passera à d'autres moments du devenir de tout individu : le retour du réel du corps dans le devenir des pulsions. À un moment donné, le corps peut se mettre à parler autrement. La position de Serge Lesourd est intéressante. Le fort-da en particulier ce jeu de présence-absence se situe autrement quand le sujet est capable de maîtriser un minimum son rapport biologique au corps. Autrement dit le symbolique, dans son branchement au réel du corps, se met à fonctionner autrement.

À partir de l'adolescence il y a concernant le rapport à la pulsion, un double destin qui fonctionne. Jusqu'à quel point y a-t-on accès ? Ce n'est pas une question chronologique. Elle ne se produit pas toujours au moment où on pense.

Que se passe-t-il au moment de la sexualité pulsionnelle, féminine pour commencer ? Il y a un tournant dans le devenir de la femme. C'est ce temps où le regard de l'autre sur le corps a changé. Quelque chose est vécu, au sens subjectif, comme un mouvement de bascule qui s'est opéré. Bien sûr, cela ne se repère que dans l'après-coup et non sur le moment comme si on entendait ce petit « clic » du regard. Donc dans l'après-coup, quelque chose se repère de ce qui se produit quand on peut supporter, ou non, de devenir objet du désir dans le regard de l'autre. C'est vraiment un mouvement de bascule très important dans le devenir féminin.

Mais un autre point pose aussi la question du rapport hystérique au monde : celui de l'invagination donc de la pénétration ou de l'envie de pénétration pour la femme et aussi la question des règles. S. Lesourd, avec la question du vagin, a relancé un débat dont actuellement on n'a plus souvenir. C'était une question d'école. Ceux qui allaient dans le schisme de Freud avec un seul organe référé, l'organe masculin, le clitoris étant le pâle reflet du pénis et ceux qui défendaient à la manière de Melanie Klein l'investissement du vagin, disant qu'il y a déjà une connaissance - on ne sait pas trop ce qu'est la connaissance - ou en tout cas une perception du vagin chez la petite fille.

On verra si cela donne une piste intéressante pour l'hystérie.

Quant à la position du garçon concernant la sexualité pulsionnelle - là aussi se pose la question de l'hystérie, mais l'hystérie masculine, tout en sachant que pour Lacan et pour d'autres l'hystérie masculine est toujours référée à une position féminine, la question bisexuelle ou l'articulation du refoulement de l'autre sexe se posant alors. L'hystérie masculine tourne beaucoup plus autour de la question de la domination. S. Lesourd avait d'autre part insisté sur quelque chose qu'on retrouve dans la position hystérique ou chez les mâles qui jouent les mâles, qui est la voix et la question de la mue chez les garçons. Cela nous renvoie à Cathie Neunreuther qui était une artiste et qui avait un rapport à la voix absolument novateur. Pour la question hystérique, la voix haute, la voix de tête se pose. Mais ce à quoi se référait surtout S. Lesourd, c'est à la mue du garçon, non à une voix haute mais à une voix basse comme objet, comme outil de la séduction, Pierre Jamet rajoutait que la voix est aussi une éjaculation.

D'un côté la fille est prise dans cette question d'invagination alors que pour le garçon c'est la question d'une sortie du corps.

Michel Patris : Tu as déjà dit pas mal de choses et je vais reprendre des questions qu'on avait évoquées ensemble, peut-être pas en attaquant directement le sujet tel qu'il a été formulé, « L'hystérie vue sous l'angle des pulsions ».

Mais voici quelques questions sur lesquelles je voudrais faire des commentaires cliniques ou théoriques. Il y a un peu des deux :

Trente-cinq ans après « La jouissance de l'hystérique »[4] de Lucien Israël, il s'agit de voir comment les discours sur l'hystérie et la perversion ont pu se décaler. Qu'est-ce que, aujourd'hui, à propos de l'hystérie et de la perversion ne dirait-on plus de la même manière?

Puis je reviendrai sur un point crucial, celui du traumatisme sexuel qui se pose non pour des raisons stéréotypées, des raisons sociétales - j'ai horreur de ce mot - comme si la culture était une espèce de grand cylindre qui entraîne dans son mouvement le devenir de la structure. Les questions de l'hystérie et des autres structures, obsessionnelles, perverses et autres, étaient en quelque sorte à la fois broyées et reconstruites par la question de la culture et de la civilisation. Je le répète c'est le deuxième point, la question de la place du traumatisme sexuel et aujourd'hui du crime sexuel dans les discours dominants.

Il y a enfin un point, je ne sais pas si j'aurais le temps d'aller jusque-là, qui est ce que Jean-Richard vient d'évoquer : la question du statut fétichiste du corps féminin. Comment articuler cette position avec ce qu'on appelle pour des raisons de mode, des pathologies émergentes, celles qui tournent autour des conduites alimentaires : anorexie, boulimie, voire d'autres. En quoi la question de l'amour du père idéal que tu évoquais, la question de l'amour, celle aussi de la religion, plus directement du mysticisme peuvent nous instruire sur le rapport de la féminité aux pulsions. Je dis féminité, ce n'est pas un lapsus parce qu'on va le voir, je reprends le premier point, il ne va plus de soi aujourd'hui de manipuler le signifiant « hystérie » ou « hystérique » comme si sa puissance allusive nous épargnait de dire de quoi on parle.

Du temps de Lucien Israël, dans les années soixante-dix, quand on parlait de l'hystérie on était dans une connivence, une complicité, une communauté de langage. Je ne dis pas que l'hystérique existait avec une certaine consistance supérieure que celle qu'elle peut avoir aujourd'hui, mais disons qu'elle avait force de référence dans le discours psychiatrique et dans le discours psychanalytique, dans les deux discours.

Or pour moi les choses ne sont certainement pas aussi évidentes. C'est-à-dire que ce dont parle Lucien Israël dans ce séminaire et dans d'autres quand il parle de la question de l'hystérie renvoie évidemment, si on cherche la chose signifiée au-delà du signifiant « hystérie », à une certaine idée de la femme, de la féminité et surtout une certaine idée de l'amour lui-même. À l'époque où je suivais son enseignement j'étais pris dans un embarras qu'il a lui-même, à mon sens, entretenu, par la position critique qu'il a prise par rapport à la féminité et par rapport aux hystériques.

...

... Ce que j'avais perçu à l'époque qui est toujours perceptible dans les discours sur l'hystérie c'est une ambivalence quant à leurs rapports aux pulsions disons tournées vers la sexualité et celles tournées vers la mort qui, je m'empresse d'ajouter ne sont pas nécessairement désintrieables.

Pour être plus clinique et plus terre à terre, faire allusion à l'hystérie c'est reconnaître à cette hystérie un pouvoir de maintenir quelque chose en

vie dans les liens sociaux. Dans les liens tout court au sens où le jeu du désir est perpétuellement en quelque sorte brouillé, perturbé par le discours hystérique. Lucien Israël le mettait en contraste pour ne pas dire en opposition avec un discours de type obsessionnel qui lui tendait à assigner dans le jeu, les liens amoureux, les liens sociaux voire les liens professionnels plutôt tournée vers la mort. Il mettait nettement en opposition cette position hystérique à la position obsessionnelle majoritairement masculine plutôt tournée vers la mort à savoir l'immobilité, tournée vers la reconnaissance à chacun de sa place dans une certaine normalité et un certain conformisme sexuel voire un conformisme politique.

...

... Pour moi, aujourd'hui, l'hystérie a gardé certainement son tranchant par rapport à la question de la féminité fusse-t-elle endossée par des hommes de différentes manières. Plus que jamais on est, avec l'hystérie, amené au cœur des questions telles que : Y aurait-il des pulsions spécifiquement féminines ? Peut-on imaginer une ségrégation dans l'appareillage pulsionnel ? Tu parlais tout à l'heure de quelque chose qui avait fait débat à propos de l'anatomie ou de la physiologie ou de la configuration anatomique de chacun des sexes. Ce débat illustre au moins quelque chose, le fait de poser la question de l'étrangeté radicale de la féminité, pour ne pas dire son caractère radicalement obscur, indéchiffrable, exotique comme a pu en parler Freud à un certain temps de son œuvre lorsqu'il parlait de ce « continent noir ».

Je voudrais insister sur ce que Jean-Richard a déjà indiqué de manière allusive certes mais il a déjà pas mal défloré la chose, à savoir que ce que je peux dire du traumatisme sexuel et de sa fonction dans l'émergence de la sexualité. C'est un peu pompeux de dire les choses ainsi, mais qu'est-ce qui fait qu'un jour une petite fille devienne femme ? On pourrait le formuler de façon plus psychologique. Les « Cinq psychanalyses » et quelques autres ouvrages nous renvoient toujours à la question du rôle fécondant du traumatisme. Traumatisme ou, pour faire simple, passage à l'acte coupable, sale, condamnable d'un adulte, le plus souvent un homme, circonstance aggravante, le plus souvent un tuteur, un père, un précepteur, pourquoi pas un curé. Ce passage à l'acte viendrait en quelque sorte être révélateur quant à l'interprétation de quelque chose qui serait déjà là qui ne demanderait qu'une chose, cette sorte d'étincelle, de tranchant, de mettre à jour, de faire une plaie pour que puisse s'exprimer, se mettre en place quelque chose d'un fantasme qui, je le répète, serait déjà là. Freud dit que l'hystérique découvre que peut-être ce n'est pas tout à fait vrai, mais ce qui est sûr c'est qu'il y a quelque chose de ma vérité qui est révélée dans cette rencontre traumatique. Je la dénonce, j'accuse mon agresseur, j'accuse mon abuseur et, dans le même mouvement, ceci m'a en quelque sorte révélé ma féminité.

On peut repérer une sorte de renversement - tu disais de bascule - dans le discours hystérique, le discours de la femme, je dirais le discours de la femme révoltée - il y a là-dedans quelque chose d'un pléonasme. La sexualité de l'homme a quelque chose de scandaleux et de révoltant. C'est-à-dire que rentrer dans l'ordre de la sexualité, celle des familles, des couples, la bonne sexualité bien rangée se situerait dans un au-delà de ce temps du scandale. Mais toute femme passerait plus ou moins bruyamment et plus ou moins longuement, avec parfois des dommages psychologiques durables - si on peut parler de la névrose comme dommage psychologique durable, mais cela peut être aussi la question de l'anorexie - toute femme donc passerait par ce moment où la fillette, la jeune fille perçoit dans le regard et le comportement de l'homme mûr cette « excitation joyeuse » (Israël) et repère dans l'autre - on peut aussi le repérer dans les cures quand c'est rapporté, remémoré - quelque chose d'une lubricité radicale. C'est la pulsion à l'état le plus bête que l'on puisse lire dans le regard, les gestes, les caresses, les invitations de cet abuseur, ce pseudo séducteur. Donc bascule au sens où le fantasme soi-disant dévoilé par cette « lubricité joyeuse » dans le regard de l'abuseur est en fait un fantasme projeté, c'est-à-dire que ce fantasme dont s'empare la femme, l'hystérique ou, on le verra, les saintes femmes dans le contexte mystique, est fabriqué de toute pièce par l'homme lui-même.

C'est tout de même une des grandes avancées de l'Inquisition notamment d'avoir, entre hommes, totalement inventé une mythologie de tous les fantasmes féminins, de toute la pseudo lubricité féminine. La logique de l'Inquisition, on ne va pas s'y étendre aujourd'hui, est de faire avouer à la femme ce que des hommes ont eux-mêmes imaginé de son imaginaire, de ce qu'elle aurait dû apprendre de la lubricité des hommes.

Il ne s'agit pas de rétablir une quelconque innocence - la question d' » l'Inquisition est tout de même celle du péché et de la pureté. La question de l'Inquisition c'est de savoir dans quelle mesure la femme celle qui va d'abord être diabolisée et qui va être jugée, y est pour quelque chose. Qui a commencé le diable ou la femme ? C'est la question de l'Inquisition et évidemment nous, on connaît la réponse. Jean Wir un des experts de l'époque avait une réponse, elle vaut ce qu'elle vaut : « Comment une femme pourrait avoir autant d'imagination ? N'exagérons pas » N'attendez pas d'une femme qu'elle ait elle-même imaginé d'enfourcher un balai pour aller elle-même participer à des sabbats et des orgies avec le diable. Il faut vraiment être un homme et avoir son pesant de pulsions et d'hormones pour imaginer des choses pareilles.

Autrement dit, quand nous disons « bascule », on est véritablement dans une question dialectique. C'est-à-dire que le fantasme, personne n'a commencé. Certes quelque chose peut paraître traumatique au sens d'événementiel. Je ne veux pas minimiser la gravité des traumatismes subis par les personnes qui sont violées, abusées, la question n'est pas là. On est sur le plan de la névrose et de l'imaginaire hystérique dans sa version classique. Le fantasme n'est pas quelque chose qui peut être simplement révélé et à la limite l'objet d'une récupération culpabilisante voire dépressogène, mélancolique, que l'on voit chez certains sujets : « si j'ai subi ça, je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même ». Ce qui serait plus qu'une invagination, ce serait un retournement de la position de victime dans la position de coupable. Je ne vais pas m'étendre sur ces mécanismes qui sont quasiment rentrés dans la psychologie ordinaire.

Le fantasme est non pas partagé, mais je le situe ici dans quelque chose qui est projeté sur la femme à venir selon une mise en scène, une reconstruction avec des diables avec du péché, avec tout ce que vous voulez, mais qui aurait essentiellement valeur de tendre la perche à l'imaginaire hystérique qui a beau jeu dans un deuxième temps de dénoncer toute la dérision, la pauvreté amoureuse du passage à l'acte lui-même. Il fait partie de la clinique de l'hystérique de découvrir toute la stupidité, la bêtise d'une intention sexuelle quelconque. « C'est à cela que tu voulais en arriver ? C'est cela qu'il y avait derrière ta mandoline, tes poèmes, tes fleurs ? Franchement, de quoi as-tu l'air maintenant ! Regardes-toi quand tu parles, comme tu écumes ! Enfin tu te démasques dans cette espèce de débile lubricité. »

Néanmoins le traumatisme nous pose à nous, psychiatres, psychanalystes et j'allais rajouter expert auprès des tribunaux, des questions très ardues. L'hystérie n'est plus ce qu'elle était. On n'est pas dans un monde franchement gentil et, du côté du passage à l'acte de l'homme, du père, du tuteur, du curé, je ne dirais pas que la culture s'est montrée plus féroce, mais néanmoins sur le plan médico-légal et juridique on est dans un temps de victimisation qui fait problème quant à la faisabilité de l'analyse chez des personnes qui viennent avec une plainte de harcèlement. Toute une facette de la cause est déjà entendue. Si je viens amorcer un travail quelconque, il s'agit pour moi de réparer les conséquences, l'horreur de la fétichisation de mon corps, de ma personne voire de mon travail de tout ce qui me valorise. Autrement dit dans la plainte pour harcèlement il y a déjà un kit dans lequel vous avez le coupable, la victime et la société civile qui vient se poser en tiers. On est déjà sur une scène à au moins trois personnages où l'analyste est invité à faire le mort, comme au bridge, c'est-à-dire à se poser en quatrième position. La plainte n'est pas simplement symptomatique ; il y a déjà une mise en scène. Elle met en place les protagonistes : l'agresseur, l'agressé, le voyeur (la société civile) et l'analyste.

JRF : Je lis la citation de Lucien Israël[5] sur le traumatisme et le rapport entre traumatisme et fantasme. Il y a une sorte de dialectique entre les deux que nous révèle l'hystérique puisque, à la limite, grâce au fantasme de l'autre, ce traumatisme va opérer une sorte de mouvement de bascule par rapport à la question du rapport à la féminité. Cette citation est très intéressante dans les définitions de L. Israël car elle remet totalement en cause la position habituelle du traumatisme puisque là, la différence entre traumatisme et irruption du réel se pose, ainsi que les questions de fonction paternelle puisqu'il y a tous les représentants imaginaires de la fonction paternelle qui sont là, et où d'ailleurs il dit quelque chose de très drôle par rapport à ça. Il dit qu'au départ Freud voit l'agression sexuelle mais il ne sait pas vraiment qui c'est. Il ne pose pas vraiment la question du père tout de suite ; il cherche plutôt qui est celui qui commet cette agression. Il le pose comme une espèce d'adresse : qui est-ce ? Qui pourrait-on mettre à cette case ? Il y a une citation qui reprend un peu ce que dit Michel Patris :

« ce qui est traumatisant, ce n'est pas la vue, ni même le contact de telle ou telle partie du corps de l'autre, ce qui est traumatisant, c'est de percevoir chez cet autre une excitation joyeuse sans pouvoir y participer. Ce qui est traumatisant, c'est justement que rien ne soit ressenti consciemment lors d'une situation qui justifierait une excitation sexuelle. Et c'est bien là la définition de l'hystérie par Freud. »

Ce qui est intéressant c'est que dans « Les études sur l'hystérie »[6] Freud définit l'hystérie soit par l'existence de symptômes de conversion soit par la frigidité. Cette dialectisation traumatisme fantasme est intéressante avec tout de même une question, avant d'aborder le point suivant. Le modèle du repoussoir qui a pu fonctionner c'était cette place de l'hystérie qu'on écrivait HY dans les observations médicales : tout était dit. Maintenant quelle est cette place d'inclusion-exclusion ? Est-ce la question anorexique ? Qu'est-ce qui vient à cet endroit ?

...

... MP : Tu parlais de la question de la conversion. Tu disais que la médecine depuis Freud n'a pas beaucoup changé. Sur certains points, elle a nettement évolué. Il y a des retours en arrière assez décisifs dans l'histoire de la psychiatrie : l'éradication, la censure volontaire des termes de névrose, d'hystérie et d'autres dans le vocabulaire psychiatrique. Il y aurait peut-être à dire quant aux raisons mais surtout quant aux conséquences. Que va-t-on en dire ? Est-ce pareil dès lors que le nom a été gommé ? À ces questions, je n'ai pas de réponse définitive. Si on était un peu naturaliste dans l'exercice de la psychiatrie, de la médecine voire de la psychothérapie on dirait que, après tout, les mots passent, trépassent mais la chose elle-même ne change pas. Mais c'est un peu plus compliqué. Ce qu'on appelait la pathologie de conversion, l'hystérie de conversion, cela a perdu son nom mais le mot « conversion » est resté dans la classification internationale. C'est une sorte de moignon. Conversion... De quelle conversion s'agit-il ? Or on ne va pas plus loin. On dit « C'est un symptôme de conversion ». La théorie analytique est maintenant le diable qu'il ne faut pas faire sortir de sa boîte. On ne théorise pas sur les symptômes. Ils sont là et il faut se débrouiller avec.

Quel en est le résultat ?

On doit faire avec une certaine évolution des symptômes. Aussi voudrais-je dire quelques mots de l'anorexie comme une nouvelle réponse à une forme de censure ou d'autocensure.

Ce qui tend à devenir une généralité c'est la question de la limite, de la personnalité limite. Ce n'est pas sans intérêt ni sans pertinence. L'hystérie acculée dans les cordes d'une certaine surdité médicale, psychiatrique voire psychologique produit des pathologies qui touchent bien sûr le corps, mais qui la poussent aux confins du supportable, du risque vital, de l'atteinte de l'état général et surtout de quelque chose qui ne peut pas rester sans effets chez les parents, les médecins. On peut côtoyer des jeunes filles ou des jeunes gens qui ont des symptômes de conversion, parfois cela dérange beaucoup, mais là côtoyer quelqu'un qui est pris dans une pathologie anorexique ne peut pas rester sans effets.

Mais il me faut revenir sur le rapport au père des mystiques à savoir la signification narcissique spéculaire de l'effacement du corps ou du comportement anorexique poussé jusqu'à sa logique la plus radicale, jusqu'à la mort éventuellement. Dans le schéma optique d'un rapport au père idéal dont le prix de l'amour serait justement l'effacement du corps. C'est-à-dire que tout élan pulsionnel au sens de l'assomption d'une sexualité, d'un plaisir charnel, quel qu'il soit, viendrait s'inscrire en défaut et en risque de perdre cet amour du père idéal. Ceci est très repérable dans les discours des saintes que vous connaissez ; Catherine de Sienne, Sainte Thérèse. On repère très bien cette espèce de mégalomanie qui consiste à se considérer comme dans un tel état de pureté et de dégageant de toutes les impuretés de la sexualité et du plaisir physique pour s'accaparer cet amour idéal du père mis dans une position idéale.

Je fais lien avec la clinique de l'anorexique contemporaine qui n'est pas la clinique des saintes anorexiques. Elle nous confronte cliniquement au clivage de l'objet lui-même, au clivage du père. Sur le plan du symptôme, de sa signification et de sa signification inconsciente, elle nous renvoie d'un côté à ce pur amour, à ce qu'on peut imaginer de mieux dans l'amour pur et d'un autre côté on est renvoyé à l'autre face de l'objet, à l'horreur et à la dénonciation du père, je dirais du père de la pulsion, de l'abus sexuel. Dénoncer Il s'agirait de dénoncer, du côté du père, la pulsion en tant

que telle, pulsion de domination, de pouvoir, la pulsion objet de révolte, de contestation, de scandale. Il ne s'agit pas d'un clivage au sens de quelque chose qui serait bifocal mais des deux faces d'une même position dans le schéma optique général de l'appareil psychique, de son narcissisme. Mettre l'anorexique dans ce schéma optique sous les feux croisés et de l'amour du père idéal et du fait de l'effacement de son corps et du rapport possible à une sexualité, à un plaisir, la mettre en position de jouir par défaut de ce père de la pulsion.

JRF : On retombe sur ce que disait Serge Lesourd : au fond, l'anorexique se prend à un certain moment pour l'objet de la pulsion de l'autre. Il y a une identification à cette position. Il disait que la difficulté adolescente, c'est de prendre en considération la sexualité des parents. Elle est hors-jeu du lien entre les parents. Il n'est pas imaginable pour l'adolescent qu'il y ait du désir entre le père et la mère, et que quelque chose des pulsions passerait de ce côté-là. Ce que tu dis du père de la pulsion est assez parlant comme si la pulsion avait un père. On se trompe de génération d'emblée. On est déjà dans un dispositif incestueux

Il y a des points assez précis : la manière dont s'articule la conversion somatique, la conversion hystérique avec le discours ? Si on reprend le livre de L. Israël, « La jouissance de l'hystérique », pour lui, le discours hystérique est un discours troué, c'est bien pourquoi il n'est pas supportable en tant que tel, et ce qui apparaît dans ce trou, c'est la question du corps. Ce qui va se passer dans ce corps va apparaître comme une sorte de hiéroglyphes qu'il va falloir décrypter. Israël va très loin en disant que du coup nous sommes en présence d'un signifiant à l'état pur. Or tu ne semblais pas tout à fait d'accord.

MP : Je ne suis pas tout à fait à l'aise avec ça. De voir comment les choses se présentent cliniquement, il y a des trajectoires qui ont tout de même tendance à se répéter. Par trajectoire j'entends comment l'hystérique ou le symptôme de conversion hystérique trouve sa place dans les discours qui peuvent l'accueillir avec leur fantasme préétablie. Si on met le savoir médical ou le savoir psychologique du côté de cette espèce de père abuseur - on peut considérer le savoir médical comme totalement abusif par rapport au corps de l'autre, c'est un discours déjà lourd de tout un appareillage sur la manière dont les choses devraient se passer dans le corps de l'autre - il y a quelque chose qui est incroyable dans le fait de ne pas retrouver dans l'exploration du corps de l'autre, dans son examen clinique, ce qui serait conforme à une certaine représentation, à une certaine érotisation du discours médical. Le discours médical, le discours psychiatrique a déjà tout un appareillage, bien sûr sous forme de dénégation, de son rapport érotisé ou désirant au corps malade. S'il n'y avait pas un tel rapport ça voudrait dire que c'est un discours qui n'a que des fantasmes de mort ou qui n'est porteur que de mort. Il est heureux que la médecine à force de refoulement laborieux ait néanmoins quelque chose d'érotisant, d'érotisable dans sa manière de traiter le corps de l'autre.

Donc je reviens à la question du symptôme à savoir que je ne dirais pas que le symptôme est là comme signifiant, il est un peu comme l'attrape-mouche de la bêtise médicale : « Quel est le signifiant que je vais attraper chez celui-là ? ». l'histoire du symptôme est souvent un conglomérat de tout ce qui a été dit à propos de ce symptôme. Le considérer comme signifiant ? Pourquoi pas.

JRF : Un appel au signifiant.

MP : Un appel au signifiant. C'est quelque chose qui se donne comme bête, comme vide. On l'a dit à propos de la psychosomatique que le symptôme psychosomatique est bête, qu'il ne dit rien. Mon œil ! Il n'est sûrement pas bête puisqu'il a pouvoir d'aspiration ou d'inspirer toutes sortes de discours théoriques, notamment psychanalytiques, donc il est loin d'être bête. Je n'ai pas d'idées franchement originales sur la question du signifiant et du signifié. Je voudrais juste donner un commentaire sur ce que dit Lévi-Strauss sur « L'efficacité symbolique »[7]. Tout le monde connaît ce texte. On peut le relire vingt ou trente fois ce n'est pas si évident que cela. L'efficacité symbolique, cela parle de l'efficacité des mots sur le corps. Comment les mots peuvent toucher des cibles signifiantes et mobiliser des motions pulsionnelles au niveau du corps lui-même. Petit commentaire de Lévi-Strauss. Ce texte raconte une histoire chamannique d'accouchement difficile. Il s'agit de femmes, d'une histoire de femme qui se complique tellement qu'il faut faire venir un chaman, les sages-femmes ne s'en sortant pas. Ce qui ressort de l'observation de seconde voir de troisième main de Lévi-Strauss, car il s'appuie sur des textes d'un danois, d'un anglais qui l'a traduit, on est dans des complications linguistiques extraordinaires et il faut relire ce texte pour voir tout l'embarras de Lévi-Strauss - on est en 49 ou 50 - pour dire à quoi renvoient les signifiants utilisés par ces pauvres indiens de Panama. De quoi parle-t-il ? Parle-t-il de l'organe ? De l'âme de l'organe ? De la personne de l'organe ? On ne sait pas trop. Indiscutablement si le chaman est efficace c'est qu'il sait retisser, remettre en place dans son discours narratif, répétitif, incantatoire, un certain nombre de signifiants dont les rapports symboliques et imaginaires avec les organes sont, à mon sens, extrêmement opaques dans le texte de Lévi-Strauss. Mon commentaire est que comme les grecs anciens, comme les hippocratiques, c'est de rendre responsable l'utérus de toutes sortes de symptômes de maladies de la femme. Il ne s'agissait pas d'hystérie à l'époque, le mot d'hystérie du temps d'Hippocrate est une espèce d'expression de matrone qui n'a jamais été un terme médical savant : on parlait de suffocation de la matrice et de termes savants ; le mot d'hysteria est venu beaucoup plus tard dans le discours médical. Ce dont il est question quand les anciens et les grecs comme d'ailleurs les chamans, lorsqu'ils parlent des organes, ils en parlent comme de la pulsion en tant que telle. Ça n'a pas d'âme. C'est incontrôlable. C'est une bête. Tout l'art du médecin est de prendre dans les filets du signifiant cette espèce de bestiole qui circule dans tous les coins du corps de la femme qui elle-même n'a pas beaucoup d'âme dans le discours hippocratique. On en parle avec beaucoup de condescendance et de paternalisme. Il en parle comme de quelque biquette pour laquelle il aurait un peu d'affection et il s'en occupe comme ça.

Quand il s'agit de l'utérus, on est dans le pulsionnel pur qui n'attend pas son signifiant mais que le signifiant vient cueillir dans ses pérégrinations à l'intérieur du corps.

JRF : À propos d'Hippocrate et de l'hystérie L. Israël dit : « L'hystérique, ce qu'elle veut, c'est être fécondée. Elle souffre de ne pas l'être et cette souffrance se manifeste par la folie et la folie de l'autre. » Cette idée de la fécondation par l'autre métaphoriquement et puis de conclure que finalement ces pauvres hommes sont tellement jaloux de cette quête de fécondation.

FS : C'est la thèse de Platon qui dit que l'utérus c'est un animal dans la femme. Cet animal a besoin d'humidité et d'être fécondé. C'est comme

cela qu'il décrit l'hystérie. Cet animal en manque se met à bouger, à se déplacer dans le corps de la femme. Il la prenait à la gorge, il la prenait dans tout le corps, les transes, c'était un animal tellement en manque qu'il gigotait dans tous les sens et il fallait féconder cet utérus pour le calmer. Plus tard Galien, on ne croyait plus à la migration de l'utérus, mais on pensait qu'un utérus qui n'était pas fécondé emmagasinait une espèce de sperme féminin qui entraînait en putréfaction et provoquait des humeurs qui envahissaient la femme. D'où l'expression encore aujourd'hui quand on dit qu'elle a des vapeurs. Dire d'une femme qu'elle a des vapeurs est une référence à une ancienne théorie de Galien. Dans un premier temps, Charcot croyait lui aussi à cela et c'est pourquoi on avait inventé à l'époque comme moyen thérapeutique une compression de l'ovaire. Au début, quand une femme avait une crise, le médecin lui sautait dessus, l'allongeait par terre et enfonçait violemment son poing au niveau de l'utérus pour la calmer. Donc on pouvait calmer l'hystérique en faisant ça ou alors on pouvait déclencher la crise d'hystérie en le faisant aussi. À tel point qu'on a fabriqué un compresseur d'ovaires. La femme le mettait autour de sa taille, il y avait deux vis et lorsqu'elle voyait arriver la crise, la crise se manifestant un peu comme dans l'épilepsie avec une sorte d'aura, elle se faisait une compression d'ovaires en serrant les vis.

Cette idée de la femme en mal d'enfants. Les égyptiens étaient beaucoup plus subtils. Ils pensaient que la femme hystérique était en manque d'activités sexuelles. C'est revenu plus tard lorsqu'on parlait des vieilles filles, des veuves. Ceux qui traitaient l'hystérie à l'époque des Égyptiens c'étaient les femmes. Elles les traitaient par ce qu'on appelle une confrication de la vulve. En fait il s'agissait de les masturber.

Pour tenter de mettre l'utérus à sa place, on a utilisé des jeux de parfums

JRF : Ça termine dans « Le parfum de Süskind »[8]. Tu veux limiter la femme dans un flux de parfum.

<br clear="all" />

<hr style="TEXT-ALIGN: left" width="33%" />

[1] JRF

[2] MP

[3] Freud S., Cinq psychanalyses, PUF, 2001.

[4] Israël L., 1974, La jouissance de l'hystérique, Arcanes, 1994

Israël L., 1974, La jouissance de l'hystérique, Points Seuil, 1999.

[5] Israël L., 1974, La jouissance de l'hystérique, Arcanes, 1994, p. 49.

Israël L., 1974, La jouissance de l'hystérique, Points Seuil, 1999.

[6] Freud S., Breuer J., Études sur l'hystérie, PUF, 2002.

[7] Lévi-Strauss C., « L'efficacité symbolique », Anthropologie structurale, essai (poche), 2003.

[8] Süskind P., Le Parfum. Histoire d'un meurtrier, Fayard, 1989.